

HOMMAGE A AURELIO VIÑAS

Ce sera un des grands regrets de ma carrière que d'avoir connu tardivement Aurelio Viñas. Notre première entrevue ne remonte en effet qu'à l'automne 1946, Certes, je n'ignorais pas ce qu'il était et ce qu'il représentait. Je savais le rôle qu'il avait joué, qu'il continuait de jouer auprès de ceux auxquels, sans m'en douter, je devais succéder un jour. Mais, sauf une longue mission au Mexique, je résidais habituellement en Afrique du Nord, je ne venais en France que durant l'été, pendant lequel il était absent, et les circonstances firent que je n'eus jamais l'occasion de le rencontrer au cours de mes voyages, pourtant fréquents, en Espagne et au Maroc espagnol. C'est donc seulement lorsque je quittai la Faculté des Lettres d'Alger pour celle de Paris que je connus pour la première fois notre "don Aurelio" dans son enveloppe mortelle *de carne y hueso*. J'avais abandonné à Alger l'enseignement de l'espagnol pour prendre à Paris celui du portugais, avant de revenir à l'espagnol quelques années plus tard, mais "don Aurelio", qui de son côté devait m'avoir suivi de loin lui aussi, savait bien qu'en étudiant conjointement ou alternativement les deux histoires et les deux littératures péninsulaires j'entendais rester toujours fidèle à une seule et même mission; et il m'accueillit fraternellement, comme lui seul peut-être était capable de le faire.

Les circonstances étaient alors cruelles pour nous tous, mais pour lui plus encore que pour tout autre. Une politique que je m'interdirai de juger publiquement, mais dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle s'avéra complètement inefficace du point de vue même de ceux qui l'avaient inspirée ou imposée, une politique, dis-je, que je m'interdirai de juger publiquement, avait creusé un fossé, ou, mieux, avait dressé un mur entre la France et l'Espagne. Les relations journalières étaient suspendues. Les lettres, les journaux, les revues, les livres ne passaient plus la frontière. Les hommes ne la franchissaient qu'à peine. L'Espagne nous était devenue tout à coup plus lointaine que la Chine et elle avait pris les apparences d'une inaccessible Terre promise. A peine sorti des efforts qu'il avait déployés parmi

ses compatriotes pour apaiser les difficultés nées de la guerre civile, à peine remis des souffrances physiques et morales de l'occupation, Viñas aurait pu se sentir définitivement découragé, il aurait pu estimer que la cause du rapprochement franco-espagnol à laquelle il avait voué sa vie était décidément une cause désespérée, et que, devant un effondrement apparemment total et irrémédiable, il ne lui restait plus qu'à se retirer sous sa tente en pleurant ses illusions perdues. A dire vrai, il ne m'a pas fait de confidences sur ce point, et j'ignore s'il connut effectivement cette tentation. Mais il me paraît peu vraisemblable que de pareilles pensées ne se soient pas présentées à son esprit. Seulement, Viñas avait trop étudié l'histoire pour ne pas savoir qu'en politique — puisqu'il s'agissait en somme de politique — tout est éphémère et que c'est un domaine où l'on n'a jamais complètement gagné ni complètement perdu. Le fait est que, en dépit de tout, il ne renonça pas. Bien plus, il redoubla d'efforts. Il ne s'agissait plus, cette fois, de réconcilier les Espagnols divisés, il s'agissait, pendant une période pénible, mais qui, à ses yeux, ne pouvait durer, de maintenir entre la France et l'Espagne tous les rapports intellectuels compatibles avec une situation dont il n'était pas responsable. Simple professeur, Viñas ne disposait que de moyens limités. Mais il avait en main un atout incomparable, ses innombrables amitiés et la confiance qu'il inspirait à tous. Il sut l'employer avec autant de méthode que de persévérance. Il parvint à continuer d'aller et venir entre Paris et Madrid, portant la France aux uns et l'Espagne aux autres. J'ajoute surtout que, si beaucoup d'entre nous reçurent à se rendre en Espagne des invitations qui leur facilitaient l'obtention de visas alors exceptionnels, c'est généralement à son initiative qu'ils le durent. Sa connaissance des milieux français lui permettait d'indiquer ceux à qui ces invitations ne seraient pas désagréables et ne sembleraient pas dangereuses et d'éviter ainsi les fausses démarches qui seraient allées contre la fin qu'il visait. Comment n'évoquerais-je pas ici, par exemple, cette assemblée cervantine de 1948 où, grâce à Viñas, un groupe d'hispanistes français put se joindre aux hispanistes étrangers et à de chers amis espagnols pour parcourir, sur les traces de Cervantes et de ses héros, les chemins de la Manche et de l'Andalousie, ces chemins que "don Aurelio" avait parcourus et parcourait lui-même si fréquemment ?

On le plaisantait quelquefois sur ses perpétuels voyages. Mais ce "chevalier errant" de l'hispanisme et de l'amitié sa-

avait très bien ce qu'il faisait. Peut-être y avait-il, dans ces déplacements continuels, une fuite devant la solitude où il vivait et dont on se demande aujourd'hui douloureusement s'il n'est pas mort. Mais il est certain qu'il ne s'agissait pas d'une agitation stérile : partout Viñas allait faire connaître l'Espagne, il allait la servir et servir les amitiés qu'il ne séparait pas de la cause de son pays. Il réussissait d'autant mieux dans cette entreprise que cette Espagne qu'il révélait ou expliquait aux autres, nul ne la connaissait plus parfaitement que lui. Non content de l'étudier dans les livres, chaque année de juin à octobre il la parcourait en tous sens, de Barcelone à Santiago, de Cadix à Jaca, de Valence à Santander. Il nous revenait ensuite à Paris avec une expérience encore enrichie, à laquelle s'ajoutait depuis quelque temps celle que lui apportait sa vie de propriétaire andalou. On dit parfois qu'aucun homme n'est indispensable, et il est vrai que l'humanité peut facilement se passer de chacun d'entre nous. Mais il est encore plus vrai de dire que chaque homme a une valeur unique, et ce n'est certes pas la tradition de l'humanisme espagnol qui sera en contradiction avec ce que je viens d'affirmer. Comme toujours, c'est maintenant que nous l'avons perdu que nous mesurons chez Aurelio Viñas tout ce que signifiait dans son cas cette valeur unique. Je crois qu'il l'a un peu voulu ainsi. Il n'aimait guère parader. Son action est toujours restée discrète et presque effacée. Elle n'en a peut-être été que plus efficace. Viñas avait trop de coeur et d'intelligence vraie pour se complaire à des vanités, et il était trop attaché à la paix pour ignorer l'abnégation qu'elle impose. Il n'a pas souhaité d'autre récompense que le succès même de la cause à laquelle il s'était consacré. Les professeurs répandus à travers toute la France et qui lui doivent leur affection pour son pays et une bonne partie de leur formation, l'émotion provoquée par sa brusque disparition, la présence croissante de l'Espagne en France et de la France en Espagne, l'atmosphère même de cette soirée où nous évoquons sa mémoire suffisent à attester qu'il a obtenu cette récompense. Nos pauvres paroles y ajoutent peu. Mais il fallait bien les prononcer, moins pour lui que pour nous-mêmes, qui aurions eu conscience de manquer à la justice, à la vérité et à la gratitude en demeurant silencieux devant l'absence tragique de celui qui était notre ami et qui reste notre créancier.

ROBERT RICARD

Director del Instituto de Estudios
Hispánicos de la Sorbona